

Récits de vie, récits de langues
et mobilités

Espaces interculturels
Collection dirigée par Fabienne Rio
et Emmanuel Jovelin

La collection « Espaces Interculturels » publie régulièrement, depuis sa création en 1989, des ouvrages consacrés à des questions de la théorie et de la pratique de l'interculturel. La collection veut se faire l'écho des nouvelles recherches ouvertes dans les différentes sciences sociales sur des terrains aussi variés que ceux de l'éducation, du développement de l'enfant, des relations interethniques et interculturelles et des contacts de langue.

Déjà parus

Mohamed BOUSNANE, Abdoul BA, Fatima SKANARI (dir.), *Le vieillissement dans l'immigration. L'oubli d'une génération silencieuse*, 2009.

Anne-Françoise DEQUIRÉ, *La sélection des professeurs des écoles. Regard sociologique sur une pratique*, 2008.

Régis PIERRET, *Les filles et fils de harkis. Entre double rejet et triple appartenance*, 2008.

A. GOHARD-RADENKOVIC et A. J. AKKARI (sous la dir.), *Coopération internationale : entre accommodements interculturels et utopies du changement*, 2008.

C. PERREGAUX, P. DASEN, Y. LEANZA et A. GORGA (sous la dir. de), *L'interculturalisation des savoirs. Entre pratiques et théories*, 2008.

Olivier MEUNIER, *De la démocratisation de la société à celle des formes de connaissance*, 2008.

Hédi SAÏDI, *Mémoire de l'immigration et histoire coloniale*, 2007.

Saeed PAIVANDI, *Religion et éducation en Iran*, 2006.

N. MULLER MIRZA, *Psychologie culturelle d'une formation d'adulte*, 2005.

R. DE VILLANOVA et G. VERMES (sous la dir. de), *Le métissage interculturel*, 2005.

Gabrielle VARRO (sous la dir. de), *Regards croisés sur l'ex-Yougoslavie*, 2005.

Tania ZITTOUN, *Donner la vie, choisir un nom*, 2004.

Sous la direction de
Aline Gohard-Radenkovic
Lilyane Rachédi

Récits de vie, récits de langues et mobilités

Nouveaux territoires intimes,
nouveaux passages vers l'altérité

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2009
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-08660-9
EAN : 9782296086609

Introduction

Récits de vie, récits de langues et mobilités

Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité

Mobilités et migrations, collectives et individuelles, organisées ou désorganisées, choisies ou subies, s'inscrivent dans une longue histoire des mouvances et errances, flux et reflux des hommes.

Le terme de mobilités recouvre toutes les formes et situations possibles de déplacements : nous le préférons au terme de migrations, trop connoté idéologiquement car se référant souvent exclusivement au statut d'immigrant, que nous n'excluons pas toutefois, moyennant le réexamen du concept. Ces mobilités comportent des configurations différentes dans l'espace (nationales, régionales, frontalières, européennes, internationales, etc.), des durées différentes dans le temps (temporaires, durables, intermittentes, régulières, cycliques, etc.), pour des motivations différentes (Gohard-Radenkovic, 2006).

Les expériences de mobilité se situent donc à l'intersection de multiples facteurs et conjonctures; elles inscrivent ainsi les individus dans des parcours éminemment singuliers. Les parcours de mobilité sur le plan individuel ou collectif recouvrent donc des déplacements plus complexes que les seuls déplacements dans l'espace et dans le temps. Ainsi, une autre conception de la mobilité émerge, s'appuyant notamment sur une conception « fluide » (de Singly, 2003) et « déterritorialisée » des parcours (Urry, 2005), impliquant qu'un même individu ou un même groupe peut vivre des expériences de mobilité différentes, à des moments différents de son existence, avec des statuts différents dans des réseaux différents (Gohard-Radenkovic et Murphy-Lejeune in Zarate, Lévy et Kramsch, 2008).

Or, ces individus ou groupes « mobiles » sont habituellement perçus à travers les catégorisations collectives existantes, impulsées par l'Etat, le grand catégorisateur de « l'autre » (Sayad, 1999) : ils sont définis tantôt

comme « étrangers du dedans », tantôt comme « étrangers du dehors », tantôt inclus, tantôt exclus, le plus souvent en situation de « minoritaire ». Ces assignations identitaires sur le mode binaire, imposées par des politiques officielles sont le plus souvent relayées par des institutions (policières, juridiques, éducatives, associatives, administratives, etc.), par les médias et par une collectivité en situation majoritaire, reprenant à son compte le discours d'autorité, la *doxa*. Ces catégorisations peuvent déclencher alors chez les personnes ou groupes concernés un processus d'intégration qui conforte la légitimité de ces institutions-relais ou, à l'opposé, elles peuvent déclencher des stratégies transnationales, à caractère diasporique, au-delà des frontières imposées. (Bordès-Benayoun et Schnapper, 2006).

La mobilité des acteurs échappe alors aux tentatives de catégorisations ordinaires et unilatérales; elle oblige les chercheurs à adopter une vision cinématographique des phénomènes de déplacement contre une vision statique, et unique, à caractère politique, économique, linguistique, social ou culturel.

En inscrivant ces différentes mobilités dans l'histoire des échanges culturels et économiques, dans des espaces tant symboliques que géographiques, dans un temps fait de continuités et de discontinuités, de départs et de retours, le chercheur est amené à ébaucher *une grammaire de cette complexité* (Zarate et Gohard-Radenkovic, 2004). Cette grammaire retrace la construction d'une expérience plurilingue et pluriculturelle, selon la logique propre à ces parcours migrants et selon le point de vue des acteurs eux-mêmes.

L'analyse de cette complexité nous oblige à poser un certain nombre de questions sur la diversité des lieux, des contextes, des expériences et des situations de mobilité à la fois proches et différentes. Il s'agit de montrer ici la cohérence existant entre ces choix de vie, imposés et subis, désirés et imaginés, que les descriptions courantes isolent, réduisant ainsi la complexité.

En effet, tout acteur social en situation de mobilité se trouve obligatoirement confronté à de nouvelles situations et de nouvelles expériences. Il va les *interpréter*, en mobilisant des capitaux et ressources acquises dans le groupe social, et en mettant en oeuvre des stratégies d'adaptation, le plus souvent inconscientes, en regard de ses appartenances sociales et de ses expériences antérieures, mais aussi en regard des statuts et des espaces d'intégrabilité que lui accorderont (ou non) les sociétés d'accueil.

Les *acteurs de la mobilité* seraient donc tous ceux qui se déplacent effectivement, à savoir élèves, étudiants, stagiaires, enseignants, chercheurs, cadres éducatifs, administratifs, cadres d'entreprise ou d'organisation internationale, coopérants, réfugiés de guerre, immigrés,

exilés, etc. Mais l'acteur « mobile » n'est pas le seul à jouer un rôle majeur dans le processus de mobilité, dans le processus de sa mobilité. Les acteurs de la mobilité sont aussi tous ceux qui sont sollicités, d'une manière ou d'une autre, par les individus ou groupes en situation de mobilité : soit du fait de leur profession dans le domaine de l'éducation ou de la formation en langues (enseignants, formateurs, interprètes) ; soit du fait qu'ils interviennent avec d'autres fonctions dans les milieux de l'éducation, de la formation professionnelle, de l'accueil social, hospitalier, de l'administration, de l'international, de l'associatif, etc. Ce sont les *co-acteurs de ces mobilités*. (Gohard-Radenkovic, 2006, op. cit.)

Ces exotopies provisoires ou durables, à petite échelle ou grande échelle, migrations locales, locales ou globales, ces espaces de circulation posent la question des « fragmentations » de l'individu dans ces différentes expériences de mobilité. Elles posent également celle des transformations identitaires successives ou simultanées que vivent les acteurs sociaux dans de nouveaux environnements, eux-mêmes organisés en réseaux « fragmentés », dans lesquels les individus et les familles en situation de mobilité doivent se rassembler, se reconstruire et se redéfinir. *Ce travail de redéfinition est producteur de sens pour les acteurs* (Gohard-Radenkovic et Murphy-Lejeune, 2008, op. cit.).

S'arrêter sur les expériences de mobilité permet aussi de considérer ces stratégies et l'intelligence de l'acteur sur lequel nos analyses, ambitieuses dans leur exhaustivité, finissent pas glisser désespérément. Car face à ces désignations identitaires, issues de catégorisations étatiques le plus souvent ethnicisantes, et, pour ne pas y souscrire, l'acteur social innove et surprend par les stratégies qu'il met en place (Camilleri 1990, Castells, 1999; Peressini et Gilardi in Zarate, Lévy et Kramsch, 2008).

En d'autres termes, l'identité est ce par quoi l'individu se perçoit et tente de se construire, contre les assignations diverses qui tendent à le contraindre de jouer des partitions imposées. Elle est une interprétation subjective des données sociales de l'individu, se manifestant par ailleurs souvent sous la forme d'un *décalage*, l'instrument par lequel ego reformule le sens de sa vie. (Kaufmann, 2004, p. 99). L'auteur postule une certaine part de liberté du sujet, que nous interprétons comme *sa marge de manoeuvre* vis-à-vis de contraintes objectives (institutionnelles, sociales, économiques, juridiques, etc.), en déclarant que chacun tente « d'écrire et de réécrire sa vie » pour exprimer « ainsi de façon particulièrement éclatante la subjectivité à l'œuvre » (Kaufmann, op. cit., p.100).

De nos jours, chacun peut devenir le scripteur de soi : en témoigne ce phénomène d'extroversion du soi que l'on trouve non seulement dans les autobiographies (romancées ou non), les journaux intimes, les journaux de bord, les blogs, les récits de voyage, etc. mais aussi dans les médias, dans des émissions télévisées où l'on se raconte au petit écran. Sohet (2007)

parle aussi de véritable « paradigme narratif » qui envahit toutes les disciplines (psychologie, éthique médicale, champ juridique, théorie des organisations, etc.). À ce sujet, il rapporte :

« Les dernières décennies auront vu également la réhabilitation du récit à l'avant scène des sciences sociales. Ainsi, à un niveau plus local, on ne peut que songer au retour en force des récits de vie, non seulement dans le genre anthropologique du témoignage, mais encore en tant qu'outil sociologique et psychosociologique d'investigation et/ou d'intervention. À un niveau plus « global », c'est encore la notion de récit qui aura servi à décrire les grandes ruptures idéologiques de l'ère postmoderne, notamment avec le concept des « grands récits légitimateurs » naguère avancé par Jean-François Lyotard et décliné depuis sous de multiples variantes. » (p. 49)

Cette émergence de l'ego est pour Kaufmann (op. cit., p.178), l'indice d'une rupture épistémologique qui se traduit par un « affranchissement identitaire » de l'individu du « programme institutionnel » (étatique), impliquant pour le chercheur un recentrage des analyses autour du sujet et une articulation entre conceptions subjectivistes et conceptions objectivistes des trajectoires sociales. En effet, cette conception de l'individu, en voie d'affranchissement, acteur et auteur de soi dans la mobilité, nécessite une méthode d'analyse qui permette d'étudier la diversité des parcours, la complexité du vécu individuel, ou plutôt des vécus.

Nous avons opté pour les approches autobiographiques, notamment le récit de vie. Pourquoi ? Plusieurs raisons président à ce choix.

Le récit met en scène un narrateur producteur de son histoire et aussi producteur de sens. Desmarais et al. (2007) qualifient la démarche autobiographique comme :

« Une forme de réponse à la perte de sens caractéristique de l'évolution actuelle de nos sociétés (...). Plus le système instrumentalise l'existence, plus s'ouvre la crise identitaire en qui ramène au premier plan la question : « Qui sommes-nous ? » et la crise de sens » (p. 91).

Le récit interpelle la mémoire et les souvenirs qui transitent par la réminiscence. A ce sujet, Ricœur (2000) déclare : « C'est sous le signe de l'association des idées qu'est placée cette sorte de court-circuit entre mémoire et imagination : si ces deux affections sont liées par contiguïté, évoquer l'une – donc imaginer –, c'est évoquer l'autre, donc s'en souvenir. La mémoire réduite au rappel, opère ainsi dans le sillage de l'imagination » (p. 5). L'imaginaire constitue l'univers à partir duquel et dans lequel le narrateur puise et fait jaillir des « sois possibles », des inventions de soi. Comme le déclare Kaufmann (op. cit., p.102) :

« L'identité est une invention permanente ».

P. Ricœur (1991) utilise le terme d'identité narrative pour désigner « la forme d'identité à laquelle l'être humain peut accéder au moyen de la fonction narrative » (p. 35). Cette identité n'existe donc qu'à travers un récit qui donne une consistance aux événements. La conscience d'un public témoin et attentif qu'est le chercheur participe au processus de narration. Nous pensons comme Bres (1994) qu'une des fonctions essentielles de la narrativité serait finalement de *produire l'identité* :

« Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : qui a fait telle action ? Qui en est l'agent, l'auteur ? Il est d'abord répondu à cette question en nommant quelqu'un, c'est à dire en le désignant par un nom propre. Mais quel est le support de la permanence du nom propre ? Qu'est-ce qui justifie qu'on tienne le sujet de l'action, ainsi désigné par son nom, pour le même, tout au long d'une vie qui s'étire de la naissance à la mort ? La réponse ne peut être que narrative. Répondre à la question « qui ? » comme l'avait fortement dit Arendt, c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire racontée dit le qui de l'action. L'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative. » (p. 60).

Selon Ian Ang (2001; 2004) l'autobiographie est aussi un lieu d'analyse privilégié des processus de construction sociale de soi, représentatif d'un « soi collectif », « a rhetorical construction of a « self » for public and not private purposes », « a strategically fabricated performance, which stages a *useful* identity, an identity which can be put to work ». Selon cette même conception du récit de vie, Duthil, s'intéressant aux reconstructions identitaires d'une génération d'enfants aborigènes volés par les missionnaires (« the stolen generation ») pour les « intégrer » de force dans la société blanche, va encore plus loin dans son questionnement (2006) :

« Comment dans le cas de l'autobiographie aborigène, la subjectivité peut-elle devenir une source d'objectivité et de connaissance scientifique ? A quel moment l'histoire devient-elle Histoire ? Dans quelle mesure et jusqu'à quel point le récit autobiographique et le récit historique peuvent-ils coexister à l'intérieur d'un même espace ? En dénonçant la subjectivité de l'autobiographie et en le rejetant hors du domaine de l'Histoire ne passerait-on pas à côté d'une réalité historique de première main ? »

Nous percevons ici une autre fonction de l'approche autobiographique qui implique à travers le parcours singulier d'un individu, d'une histoire individuelle en co-construction intime avec une histoire collective, l'étude de la genèse des catégorisations et des tensions identitaires à l'oeuvre entre les stratégies des individus et des familles, et les logiques des sociétés et plus spécifiquement des institutions.

Une connaissance de soi, développée à travers une attitude réflexive, si elle ne se fige pas en une introspection narcissique, stipule une connaissance de soi et une re-connaissance de l'autre. Un lien *maïeutique* peut émerger entre narration de soi et (re)médiation de soi et de son rapport à l'autre. Pour être en mesure de cerner la diversité et la complexité des processus en jeu dans les narrations de parcours de vie, nous nous donnons plusieurs objectifs.

Notre premier objectif sera d'analyser les tensions existant entre un souci de cohésion de soi et la fragmentation d'une société, entre la fragmentation d'un parcours et la pluralité des appartenances, des modèles culturels concurrents de la culture d'accueil, qui peuvent mettre au jour des contradictions, ou des conflits entre des loyautés différentes.

Notre deuxième objectif sera d'analyser les récits de vie comme des lieux ou encore des espaces où se formuleraient de nouvelles identités linguistiques, de nouvelles valeurs culturelles, de nouvelles stratégies sociales devant les obstacles, de nouvelles appartenances ou contre-appartenances par rapport à celles qui sont officiellement assignées, en d'autres termes de nouvelles identités possibles. C'est au cœur de ces transformations que l'inventivité de l'acteur, ce que nous avons appelé la fiction de soi, prend toute son ampleur.

Notre troisième objectif sera également d'analyser le récit de vie comme des espaces-tiers de renégociation entre soi et la société, de passage entre soi et l'autre, mais aussi entre soi et soi. Peut-il devenir un espace de rassemblement de soi, de réconciliation avec l'autre, de réparation des fractures, de projection de soi, stipulant de nouveaux territoires intimes et de nouveaux passages vers l'altérité?

Enfin, notre dernier objectif sera d'interroger les approches autobiographiques comme outil d'analyse dans leur pertinence : permettent-elles d'interpréter les divers processus en jeu, de relever les traces d'extériorités sociales à travers le discours de l'intériorité et d'identifier les indices du déplacement de soi, les indices de mobilités identitaires, en nous demandant quels sont les apports et les limites d'une telle démarche.

Les principes de la pluralité et de la complexité - qui lui est étroitement liée - a régi notre ouvrage collectif, que nous déclinerons comme suit :

- *pluralité des approches autobiographiques qui revêtent des formes différentes* : récits de langues ou biographies langagières, histoires de vie, journaux de séjour et d'apprentissage, récits de vie écrits, récits de vie recueillis oralement, récits-témoignages, récits de voyage, « roman familial », entretiens biographiques, récits de fiction autobiographiques, autobiographies romancées, etc.

- *pluralité des ancrages scientifiques et des approches méthodologiques du récit de vie* : nous aurons des chercheurs et praticiens issus de

disciplines aussi diverses que le travail social, la psychologie, la psychosociologie, la sociologie, l'anthropologie, la didactique des langues et cultures, la sociolinguistique, etc.

- *pluralité des terrains d'enquête et des publics sollicités* : nous aurons des récits de vie recueillis en Italie auprès de personnes issues de pays post-coloniaux (ex. Russie, Ukraine, Moldavie); auprès de familles roumaines et de personnes d'origine africaine en France et au Canada; auprès de Romanches et auprès d'élèves migrants ou d'étudiants venant du monde entier en Suisse; auprès de minorités afro-colombiennes déplacées dans leur propre pays; auprès d'écrivains maghrébins et haïtiens installés au Canada; auprès de femmes réfugiés asiatiques (Vietnam, Cambodge) dans des camps ou auprès de familles haïtiennes au Québec; auprès de familles de disparus de la guerre au Liban, etc.

- *pluralité des contextes institutionnels et des situations de mobilité* : les personnes sollicitées sont rattachées à des institutions éducatives, universitaires, hospitalières, psycho-médicales, sociales, policières ou des associations semi-publiques et privées, ou même dans le contexte d'un transport collectif...

De manière transversale, pour chacune des expériences et recherches relatées, le statut et le rôle de l'intervieweur, celui qui recueille le récit, est très souvent perçu comme un observateur participant, engagé à sa manière dans le récit de l'autre et vis-à-vis de celui qui se raconte.

En regard de ces deux principes conducteurs (pluralité et complexité), nous avons réparti les contributions en quatre parties qui s'articulent autour de la notion de récit de vie comme espace d'un processus que nous avons identifié comme prédominant, mais qui n'exclut pas les autres processus en jeu.

1- Le récit de vie comme espace de renégociation de soi avec l'autre

Edith Cognigni tâche de mettre en évidence comment le récit de vie peut représenter un espace narratif interactif de (re)négociation identitaire de soi et de sa relation à l'autre dans un contexte plurilingue. Elle montre comment, le récit de vie constitue alors un moment formatif médié et médiateur où des sujets de langues et de cultures différentes peuvent co-construire des identités renouvelées et devenir des passeurs de leur propre expérience migratoire.

Renata Coray s'interroge sur le rapport qu'entretiennent les Romanches à l'allemand. Pour les membres de cette minorité linguistique, la maîtrise de cette langue est une condition sine qua non pour leur mobilité. Les biographies langagières recueillies auprès de représentants de couche populaire reflètent cette nécessité et les constructions de sens qui lui sont liées. L'analyse de leurs récits, traduisant les souffrances liés à

l'apprentissage de cette langue imposée, permet d'identifier leurs stratégies de remédiation par rapport à la langue de « l'autre dominant ».

Marie-Françoise Pungier traque les traces de métamorphoses identitaires dans les journaux de séjour et d'apprentissage, rédigés par ses étudiants japonais lors et après une expérience de mobilité en France. Elle tente de percevoir comment les narrateurs abordent leur expérience d'immersion, comment les liens se tissent entre le séjour et l'objet langue, comment ils en intègrent le (ré)apprentissage dans le cadre académique, comment la classe devient le lieu de conscientisation de la multiplicité de l'expérience.

2- Le récit de vie comme espace de réparation et de projection de soi

Lucille Guilbert examine le concept de projet tel qu'il émerge dans le récit de vie de femmes immigrantes et réfugiées. Elle s'appuie sur des récits de femmes réfugiées d'origine vietnamienne rencontrées dans le camp de Phanat Nikhom, en Thaïlande, des femmes du Kosovo et de différentes provenances au Québec. Elle explore les articulations complexes entre projets individuels, familiaux et collectifs, rapport au temps et à l'espace, les processus d'individualisation, voire d'individuation, qui s'actualisent au cours de déplacements volontaires et forcés.

Catherine Montgomery observe que la migration forcée introduit une fissure importante dans les parcours de vie des demandeurs d'asile. Le récit peut constituer un outil pertinent pour donner sens à ces parcours fragmentés. Toutefois, la fonction du récit auprès des demandeurs d'asile, ainsi que son contenu, diffèrent selon le contexte de production. Elle réfléchit sur trois formes de récits (administrative, intervention, recherche) et leurs fonctions en tant qu'espaces-tiers de réparation et de remédiation de l'altérité dans le roman familial de demandeurs d'asile.

Flor Osario Perez a pour but d'identifier les processus par lesquels les Afro-colombiens, femmes et hommes, déplacés par la guerre, recommencent leur vie à Bogotá. Loin de leurs territoires ancestraux du Chocó, ils élaborent diverses stratégies pour s'intégrer dans un environnement urbain hostile. Les récits de leurs histoires de vie révèlent des vécus pleins de souffrances et d'apprentissages, à partir desquels ils cherchent à se réparer, à se projeter dans un nouvel espace, en donnant un nouveau sens à leur vie.

Iman Humaydan a mené sa recherche auprès de dix mères dont les proches ont disparu au cours des guerres civiles libanaises de 1975 à 1990. Les familles de ces disparus sont privées d'un lieu où chercher ces êtres

chers, et accablés par des questions sans réponses. Les disparus n'appartiennent à aucune catégorie spécifique dans l'ordre social: ils ne sont ni morts ni vivants, ils sont suspendus entre ces catégories et donc « liminaux ». A travers les récits de vie, l'auteur explore la complexité de ce concept, et montre comment il convoque à la fois les violences institutionnelles, les sentiments de culpabilité, la recherche de la vérité, la réconciliation, et contribue à la reconstruction des identités.

3- Le récit de vie comme espace de déplacement de soi

Aline Gohard-Radenkovic questionne la pertinence de l'approche autobiographique dans la formation de futurs médiateurs linguistiques et culturels, en s'appuyant sur dix-huit récits de vie rédigés par ses étudiants. Cette démarche leur permet-elle de prendre conscience des transformations identitaires à l'oeuvre dans leurs expériences de mobilité et de formation? L'analyse des récits de vie permet-elle au chercheur d'identifier des indices de déplacements de soi dans ces mobilités géographiques?

Drita Veshi est partie de l'expérience d'une approche autobiographique avec un groupe d'élèves primo-arrivants de 15 à 18 ans apprenant le français dans sa classe d'accueil à Genève, se préparant au monde professionnel. Elle analyse leurs récits de vie écrits et oraux et montre que le récit de soi leur a permis d'élaborer des stratégies d'affirmation et de réparation, de bricoler de nouvelles identités, de se projeter dans un avenir pensable, instaurant une meilleure connaissance de soi et une reconnaissance de l'autre.

Perrine Obonsawin rend compte d'un travail d'accompagnement d'une mère de famille dans le cadre du dispositif français de protection de l'enfance en danger. Elle montre comment, à travers les récits de sa patiente, une relation presque intime se tisse entre accompagnée et accompagnante. Cette relation permet à son interlocutrice d'accéder à la complexité de sa vie et de s'approprier son parcours. L'auteur se demande en quoi le récit de l'histoire familiale peut être un élément structurant de l'intervention sociale.

4- Le récit de vie comme espace de fiction de soi

Monica Salvan propose d'analyser l'imaginaire roumain de la mobilité tel qu'il s'exprime suite à la chute du communisme, lorsque les prisonniers d'une société totalitaire découvrent le droit à la libre circulation. Son objet d'études est un recueil, *L'expérience étrangère*, rassemblant seize témoignages d'universitaires, chercheurs, écrivains, journalistes qui livrent le récit de leurs périodes en « Occident ». L'auteur identifie une série

d'oppositions dynamiques au centre d'un processus de renégociation identitaire.

Colette Boucher part du principe que, à travers l'expérience d'écriture, de lecture et de parole, l'identité de la personne migrante se définit constamment. L'auteur a mené des entretiens biographiques avec l'écrivaine québécoise d'origine haïtienne, Marie-Célie Agnant et avec sa fille, de même qu'avec trois tandems mère-fille de futures lectrices de ses romans. *L'analyse fait ressortir un jeu de reconnaissances, de stratégies identitaires, de mémoire et d'oublis, de fictions croisées, particulièrement révélateur.*

Lilyane Rachédi propose de s'attarder sur une « catégorie » spécifique d'immigrants au Québec, celle d'écrivains d'origine maghrébine. Elle postule qu'écrire donne du sens à leur parcours migratoire. Elle s'appuie sur le cas de Wahmed Ben Younes, écrivain algérien installé à Québec. Elle démontre combien le récit oral de Ben Younes sur sa migration, mis en perspective avec son roman autobiographique, *Yemma*, fabrique du sens pour le narrateur *dans un rapport dialectique entre fiction romanesque et fiction de soi.*

Alessandra Gerber s'intéresse aux stratégies d'adaptation d'étudiants africains dans le contexte fribourgeois en Suisse. Pour ce, elle recueille trois longs récits de vie et les croise avec des entretiens collectifs menés auprès des acteurs du quotidien que les narrateurs mentionnent dans leurs récits. Elle met au jour qu'au-delà des capitaux linguistiques et sociaux acquis dans cette expérience, ses interlocuteurs font preuve d'un véritable *capital narratif*. Leur récit de vie qui s'apparente au récit initiatique va avoir une double fonction : celle de révéler la fonction de médiateur qui s'affirme au fur et à mesure de leur parcours respectif et celle des remédiations identitaires en jeu, les révélant à eux-mêmes.

Nous l'avons vu, les récits de vie, en tant que lieu d'analyse et outil d'introspection, participent à la (re)construction du soi et de sa relation à l'autre en même temps qu'ils nous révèlent les processus identitaires à l'oeuvre chez les personnes en situation de mobilité. Toute approche autobiographique réattribue une épaisseur historique à des êtres en mouvance et en perpétuelle (re)négociation entre des pertes et des bénéfices. « Leur confisquer leur histoire, s'abstenir ou s'interdire de les laisser se raconter vient s'ajouter à ces pertes. Or leur histoire est probablement la seule chose qu'on ne pourra jamais leur enlever » (Rachédi, 2008 : 298).

Bibliographie

- ANG, I. (2001). *On not speaking Chinese. Living between Asia and the West*. London, New York : Routledge.
- BERTAUX, D. (2005). *Le récit de vie*. Paris: A. Colin. (Coll. 128).
- BORDES-BENAYOUN, C., SCHNAPPER D. (2006). *Diasporas et nations*. Paris : Odile Jacob.
- BRES, J. (1994). *La narrativité*. Bruxelles : Duculot.
- CAMILLERI, C. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris : PUF.
- CASTELLS, M. (1999). *Le pouvoir de l'identité*. Paris : Fayard.
- DESMARAIS, D., FORTIER, D., BOURDAGES, I. et YELLE, C. (2007). La démarche autobiographique, un projet clinique aux enjeux sociaux. In MERCIER, L., RHEAUME, J. *Récits de vie et sociologie clinique*. Montréal : IQRC, p. 89-117. (Coll. Culture et Société).
- DUNTHIL, F. (2006). *Histoire de femmes aborigènes*. Paris : Le Monde, PUF.
- GOHARD-RADENKOVIC, A. (2006). *La relation à l'altérité en situation de mobilité dans une perspective anthropologique de la communication*. Habilitation à diriger des recherches : Sciences de la communication : Lyon : Université Lumière - Lyon II. Sous la direction de Y. Winkin.
- GOHARD-RADENKOVIC, A., MURPHY-LEJEUNE, E. (2008). Mobilités et parcours. In Zarate G. Lévy, D. et Kramsch C. *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*. Paris : Archives contemporaines. Chapitre 3.
- KAUFMANN, J.-C. (2004). *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Paris : A. Colin.
- PERESSINI, M., GILARDI, P. (2008). *Redéfinitions identitaires des migrants: catégorisations collectives et stratégies des individus*. In ZARATE G., LÉVY D., KRAMSCH C.. *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*. Paris : Archives contemporaines. Chapitre 3.
- RACHEDI, L. (2008) *Trajectoires migratoires et stratégies identitaires d'écrivains maghrébins immigrants au Québec : l'écriture comme espace d'insertion et de citoyenneté pour les immigrants*. Thèse de Doctorat : Sciences humaines appliquée : Faculté des études supérieures : Université de Montréal.
- RICŒUR, P. (1991). Narrer. L'art et la manière. L'identité narrative. *Sciences humaines*, n° 1, p. 35-47.
- RICŒUR, P. (2000). *La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris: Seuil.
- SAYAD, A. (1999). Immigration et « pensée » d'Etat. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°129, Délits d'immigration. Paris : Seuil.
- SOHET, P. (2007). *Images du récit*. Montréal : PUQ.
- SINGLY (de) F. (2003). *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*. A. Colin.
- URRY, J. (2005). *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la*

sociologie ? Armand Colin. Trad. de *Sociology beyond societies*
Routledge : London, 2000.

ZARATE G. et GOHARD-RADENKOVIC A. (coord. par) (2004). La
reconnaissance des compétences interculturelles: de la grille à la carte.
Les Cahiers du CIEP. Paris : Didier.

ZARATE, G., LEVY D., KRAMSCH, C. (éd.) (2008). *Précis du
plurilinguisme et du pluriculturalisme*. Paris: Archives contemporaines.

Première partie
Le récit de vie comme espace de renégociation de soi
avec l'autre

Se raconter en migration : du récit biographique langagier à la co-construction de la relation interculturelle

Edith COGNIGNI¹

Ce qui est appelé *life story* dans la tradition anglo-saxonne (Denzin 1970) ou *récit de vie* en français depuis les travaux de Bertaux (1997), est à présent reconnu à la fois par les chercheurs et les didacticiens, comme un instrument de recherche et de formation qui a fait ses preuves aussi dans le domaine des langues. Le récit de vie permet en effet de connaître au plus près les représentations de l'apprenant pour avoir une compréhension fine de son degré de conscience langagière (*language awareness*) et de conscience d'apprentissage de la langue (*language learning awareness*), mais aussi d'arriver au cœur de la relation personnelle et affective que le narrateur entretient avec les divers répertoires linguistiques dont il dispose. C'est également un instrument puissant dans le domaine de la formation pour adultes, en particulier grâce aux capacités qu'ont ces derniers d'engager un processus de réflexion sur soi et de reconstruction de soi, comme cela a été bien mis en évidence par Demetrio (1996) et Cambi (2002), pour s'en tenir aux recherches réalisées en Italie.

C'est en ayant à l'esprit ces deux dimensions que, dans les travaux qu'on a conduits sur l'acquisition et l'enseignement de la langue seconde en contexte plurilingue et pluriculturel, les récits de vie ont été conçus comme des récits sur les parcours d'apprentissage des langues et de contact culturel tout au long de la vie ou « biographies langagières » (voir Franceschini-Miccznikowski 2004, Cognigni 2007). Les récits de vie que nous avons recueillis, dans le cadre d'un entretien en profondeur avec des migrants post-coloniaux plurilingues, sont en fait des récits d'apprentissage linguistique et culturel, mais aussi des « récits migratoires » (Benveniste 1998) qui s'inscrivent dans le sillage des récits initiatiques. Ceux-ci ont permis de faire émerger et d'approfondir les comportements linguistiques du narrateur aussi bien que leurs trajectoires migratoires et leurs stratégies d'intégration dans la communauté locale.

¹ Traduction effectuée en collaboration avec Christophe Clavel que je remercie ici pour son aide précieuse.

Pourtant, les témoignages oraux qu'on a recueillis (Cognigni 2007) ne sont pas seulement intéressants en tant que documents pour la recherche, mais ils constituent également des outils précieux pour l'enseignant, dans la mesure où ils représentent souvent un espace discursif de nature démocratique dans lequel les apprenants ont l'occasion de dé-construire et de re-construire à travers la narration leurs identités plurielles. Du fait de la diversité de leurs ressources linguistiques, c'est tout spécialement avec les migrants post-coloniaux que la narration de soi comme récit des langues peut donner lieu à des escamotages, des mises en avant et des ré-interprétations de leur patrimoine linguistique et culturel, chaque fois de façon différente selon leur contexte socio-linguistique d'origine, le parcours biographique et certainement aussi l'aptitude à l'auto-réflexion des sujets interviewés.

Telles sont les raisons qui nous ont fait choisir d'interviewer des migrants plurilingues qui parlent couramment l'anglais, le français ou le russe, langues souvent utilisées comme véhicule d'intercompréhension dans un contexte communicatif comme celui de la migration, mais souvent connotées affectivement en tant que langues attachées à un empire ou à la période post-coloniale (Lévy 2001). Notre propos est donc d'examiner ce que sont les relations qu'établissent les migrants post-coloniaux avec ces langues ; comment ceux-ci ont changé après la mobilité ; et si ce changement a quelque lien avec leur apprentissage de l'italien comme langue seconde. Dans le cadre de cette étude de cas, celles-ci étaient en effet les langues les plus largement diffusées parmi les migrants interviewés sur le terrain d'enquête, le « Centro Territoriale Permanente », une école publique qui en Italie dispense gratuitement aux migrants des cours du soir.

Il est également vrai que les migrants post-coloniaux sont confrontés à différents types de mobilité (géographique, linguistique, culturelle ou sociale), et ce sont généralement des individus possédant déjà plusieurs langues et plusieurs cultures qui ont à acquérir une nouvelle langue et une nouvelle culture, des individus qui sont alors exposés, plus que les autres, à la fragmentation identitaire, et, par conséquent, au besoin de se raconter.

Dès lors, en partant du principe anthropologique que nous sommes tous fondamentalement nomades (Callari Galli 1992), les migrants post-coloniaux peuvent figurer symboliquement les citoyens de la société globalisée d'aujourd'hui, citoyens dont l'identité a intrinsèquement partie liée à la pluralité et à la fluidité ; de la même manière, ils témoignent du besoin essentiel de se raconter face à la mobilité, à l'instabilité, à la fragmentation croissante de leur expérience.

En nous fondant, pour l'essentiel, sur les *Cultural Studies* et la théorie socio-constructionniste, nous nous sommes demandé si le récit de vie en tant que narration de soi dans un processus d'apprentissage linguistique et

de prise de contact avec des représentants d'autres cultures peut devenir un « espace-tiers » (Bhabha, 1994) co-construit, où des narrateurs de langues et d'horizons culturels différents peuvent redéfinir leurs multiples identités, et, plus important, développer une conscience interculturelle et des compétences susceptibles de faciliter la formation de nouvelles identités « métisses », et au bout du compte, de nouvelles relations interculturelles.

Le récit des langues entre reflet et réflexivité

C'est tout particulièrement lorsqu'il s'agit de récit sur la langue et la confrontation à de nouvelles cultures que les récits de vie offrent aux migrants une occasion de réfléchir à leur expérience présente et passée, et, par dessus tout, à leurs projets. Comme Kaufmann le met en évidence en s'inspirant de la pensée de Ricoeur, « l'identité est l'histoire de soi que chacun se raconte » (2004 : 151), une histoire qui tente de donner sens à ce que nous avons vécu et éprouvé alors même que cela est en train de se dire, mais aussi une façon de réfléchir sur notre avenir, et par dessus tout, de mettre son déroulement à plat puisque « le récit est l'instrument par lequel l'individu cherche à forcer son destin » (*ibid.*: 153). Dans cette perspective, il est intéressant de rappeler la distinction proposée par Giddens (1991), qui distingue entre la *simple identity*, fruit du parcours vécu, et la *self-identity*, qui résulte de l'interprétation réflexive d'une hypothétique continuité biographique, laquelle recherche est en fait le but même impliqué par la narration de soi. Par conséquent, ce dans quoi nous mobilisons notre intérêt, n'est pas l'histoire elle-même, ni le simple contenu qu'elle véhicule, mais bien plutôt l'identité de soi qui s'en dégage, la capacité des interviewés à l'auto-réflexivité, et plus que tout sans doute comment ils tissent leur narration et pourquoi ils choisissent de le faire d'une certaine façon, ou comment, pour reprendre les mots de Kaufmann, « ego transforme le simple reflet en réflexivité par les intrigues qu'il invente à partir de sa propre expérience » (*ibid.*: 152).

Ce tissage est d'autant plus intéressant lorsque les narrateurs alimentent leur récit d'une histoire de migration et de plurilinguisme. Dans ce cas, la narration de soi représente en fait une voie pour rendre visible ce que, d'une certaine manière, les migrants perçoivent comme des compétences négligées, alors que celles-ci constituent justement des compétences plurilingues et pluriculturelles (voir Coste *et al.* 1997). Le récit de soi, surtout en tant que récit des langues, devient alors une forme d'auto-légitimation dans le pays d'immigration. Les migrants post-coloniaux ont beau être souvent déjà plurilingues et diplômés, leurs compétences sont de fait réduites à zéro lorsqu'ils arrivent en Italie. Comme cela se dégage de leurs récits, leurs compétences linguistiques et culturelles ne sont pas reconnues et encore moins valorisées dans le milieu

social ou professionnel, et ce qui est plus grave, souvent elles ne le sont pas non plus dans le milieu formatif.

Par conséquent, comme nos recherches l'ont largement établi, les récits de vie traduisant des biographies langagières deviennent souvent des « scènes narratives » où les migrants manifestent l'une ou plusieurs de leurs identités préférées (Ricssman 2002). La narration de soi représente en substance une occasion pour mettre en valeur leurs compétences linguistiques et culturelles, ou ce que Belz (2002), à la suite de Cook (2006), définit comme « multicom pétence », ou la connaissance de deux ou plusieurs langues dans un seul esprit. C'est un concept qui fait bien ressortir que, si les compétences linguistiques ne sont pas séparées dans l'esprit d'un apprenant plurilingue, ils ne devraient pas l'être non plus dans la classe. Aussi loin que les migrants plurilingues post-coloniaux sont concernés, cela signifie qu'on ne peut pas enseigner la langue du pays d'accueil dans le vide, mais qu'il faut plutôt faire référence aux langues que les apprenants parlent déjà et sur lesquelles ils vont s'appuyer pour apprendre une nouvelle langue.

Le récit de vie peut également représenter le lieu du discours où peut se bâtir une identité renouvelée ou nouvelle — à laquelle les migrants semblent souvent aspirer intensément après la mobilité — ou ce que Kaufmann définit comme « identité biographique », une « régulation unifiante du soi tout au long de la vie » (Martucelli 2002 : 405) par laquelle « ego cherche à recoller les morceaux de son existence et de ses pensées par trop éclatées » (Kaufmann 2004 : 163).

En d'autres termes, la mobilité apparaît comme le ressort d'une reconstruction identitaire, ou du moins, d'une revendication d'identité, qui trouve dans le récit de vie le dispositif narratif où a lieu la prise en charge de sa propre pluralité et du sentiment de dépaysement après la migration : le récit de vie devient alors un des « pays » possibles dans toute déterritorialisation du soi (voir aussi Lévy 2008).

La méthode d'analyse : histoire, récit et structure narrative profonde

C'est exactement la présence diffuse de cette « régulation unifiante de soi », ce besoin impérieux de se raconter soi-même comme individu unique, et le plus souvent comme le héros d'un récit initiatique, qui nous porte à analyser les récits de vie recueillis *in extenso*, en adoptant une approche qualitative de type pluridisciplinaire. La méthode d'analyse adoptée est en partie redevable aux travaux de Demazière et Dubar (1997), puisque nous avons également appliqué une méthode d'analyse qui est celle de la sémiotique du récit et qui cherche à saisir la signification de l'ensemble de l'histoire qui se dégage à partir du récit, substance de l'interview. Cette approche recourt en fait aux outils littéraires et sémiotiques, approche pour l'essentiel inspirée des travaux de Benveniste

(1966), Lotman (1975) et Greimas (1970).

Dans cette méthode à trois niveaux, le temps, l'espace et, en rapport, la surface du récit et les structures profondes sont adoptés comme des outils d'interprétation fiables pour mettre en lumière les récits de soi à partir de points d'observation distincts mais convergents. Cette méthode à trois niveaux est née de la nécessité de faire émerger la richesse de significations de ces histoires au regard des perspectives ouvertes par différentes disciplines. A un premier niveau, l'analyse cherche à retracer le fil narratif de l'histoire, tout en le croisant avec les multiples langues qui constituent le répertoire de l'interviewé, et aussi les attitudes et les représentations linguistiques qui changent au fil de l'axe diachronique de la narration (Bertaux 1997, Lévy 1994). A un deuxième niveau, le récit est segmenté en séquences spatio-temporelles ou « chronotopes » (Bakhtine 1978), la matrice spatio-temporelle à laquelle est subordonné tout récit et d'autres actes de langage, afin d'analyser les structures de ce discours et son tissage. Enfin, le troisième niveau d'analyse vise à faire émerger les structures profondes du récit, démarche fondée sur le schéma narratif canonique développé par Greimas (1970).

Combinant les deux premiers niveaux — le premier caractérisé par une exploration verticale, contrairement au second, qui se définit par une approche horizontale — le troisième, dans une perspective en quelque sorte oblique, a pour fonction d'interpréter les récits migratoires comme des récits initiatiques, où l'attention se porte principalement sur l'acquisition de *compétences* et sur les *performances*² du sujet dans un espace extérieur (l'Italie ou un autre pays de l'Union Européenne, en fonction des différents parcours migratoires).

Dans ce schéma d'analyse, les langues et leurs variétés au sein du répertoire des migrants, y compris celles des post-coloniaux et la langue du pays d'immigration, constituent les *connaissances* possédées par le Sujet ou dont celui-ci doit se doter pour faire aboutir son propre *programme narratif*. Dans le récit de soi, celles-ci deviennent pourtant, en fonction des cas, des *objets magiques*, des compétences accessoires ou, parfois, de vrais objets de valeur³.

Les stratégies linguistico-culturelles de « coping » que les migrants mettent en œuvre dans les milieux socio-culturels et d'apprentissage, au moins telles qu'elles émergent de leur récit, sont ainsi prises en compte et mises en relation avec les représentations qu'ils ont des langues, et avec l'attitude qu'ils adoptent face à l'apprentissage de celles-ci.

² D'après le schéma de la structure syntagmatique du récit élaboré par Greimas (voir Greimas 1970, 1983), au cœur de chaque récit se trouve une *performance*, ou une série d'actions conjonctives ou disjonctives entre le sujet et l'objet. Toutefois, avant d'atteindre l'Objet de valeur, le Sujet doit se doter de la *compétence* nécessaire.

³ Pour plus de précisions sur cette méthode, voir Cognigni 2007.

Stratégies linguistico-culturelles de rachat identitaire à travers la langue d'adoption

Olga ou la polyphonie des langues et cultures

Pour le migrant qui se raconte, le récit de soi représente souvent un espace narratif privilégié où peut se dé-construire et se re-construire son auto-représentation de sujet plurilingue aux identités multiples. À cet égard, l'auto-représentation qui se dégage du récit d'Olga est assurément symbolique : venant de la région russophone du Donbass en Ukraine orientale, elle se présente d'abord comme une locutrice parfaitement bilingue. Alors qu'elle évoque son enfance, elle mentionne aussi bien l'ukrainien que le russe comme ses langues maternelles qui sont pour elle deux codes d'expression mélangés et, ce qui importe encore davantage, deux moyens de pensée qu'elle ne peut pas apparemment distinguer ou séparer :

« Avant, il y avait les fables pour les enfants, les dessins animés même en russe et en ukrainien; cependant la langue officielle était le russe. MAIS les parents dans la maison parlaient en ukrainien. Alors, à trois ans, je savais déjà parler, je comprenais déjà même le russe et l'ukrainien. [...] **Je pensais en ukrainien et en russe en même temps.** »

Toutefois, plus loin dans son récit, le russe est d'abord présenté comme sa langue maternelle, une définition que, cependant, elle réserve au seul ukrainien après l'effondrement du régime soviétique. Tâchant de définir sa compétence plurilingue et le rapport complexe qu'elle entretient avec les différents codes linguistiques de son répertoire, Olga fait appel au paradigme de la langue officielle qui l'aide à légitimer son identité entre-deux, suspendue entre la dimension russe et l'ukrainienne. C'est aussi à travers un jeu de regards croisés — ce que Lehtonen (1994) appelle un *hétérostéréotype projeté* — qu'elle cherche à donner de la légitimité à sa pluralité identitaire :

« Pour les Ukrainiens, ceux de l'Ouest, pour eux, **je suis Russe**. Et.. pour les Russes, les Russes de Moscou, pour eux **je suis toujours Ukrainienne**. [...] **CEPENDANT JE PARLE ASSEZ BIEN** pour... pour les Ukrainiens, mais pas... aussi bien. [...] Pour les ITALIENS je te dirai que je ne le parle pas comme une langue maternelle mais, **je me fais comprendre, je comprends.** »

Russe aux yeux des Ukrainiens occidentaux, Ukrainienne à ceux des Russes, et tout simplement une locutrice non-native pour les Italiens, elle peut ainsi harmoniser les différentes composantes de son identité plurielle. Toutefois, c'est seulement en se regardant à travers les yeux des locuteurs natifs qu'elle peut finalement justifier sa multiple appartenance linguistico-culturelle, sa non-nativité persistante, quelle que soit la langue qu'elle parle.

Même si le récit révèle graduellement sa *bilingualité asymétrique* (cf. Hamers, Blanc 1983) et le russe comme sa langue dominante, il est évident, dans ce récit, qu'Olga veut être perçue comme une locutrice bilingue parfaite. Ce statut lui permet d'harmoniser et donner du sens à sa pluralité linguistique et culturelle, tout en favorisant la construction d'une identité renouvelée et multicompétente d'italo-ukraino-russophone qui, grâce à sa bonne maîtrise de la langue d'adoption, est à même d'aider tant les Ukrainiens que les Russes monolingues dans le pays d'immigration. En se référant à ses langues d'origine, en effet, elle affirme :

« En Italie je les utilise avec les personnes... celles qui arrivent maintenant, ces « extra-communautaires », étrangers, comme on dit ici. Ils arrivent et lorsqu'on te demande de l'aide, **tu dois faire l'interprète. J'y vais volontiers.** Ici il y a beaucoup de personnes qui arrivent d'Ukraine [...] elles n'arrivent pas à s'expliquer en russe. Peut-être JE ne serai jamais capable de parler si bien l'ukrainien comme ILS le parlent, mais, tant bien que mal, je les comprends. [...] Il y a aussi les filles, celles qui arrivent de... de la Russie, du sud de Moscou, de l'Oural, de la Sibérie. ELLES te parlent seulement en russe. »

Youssou ou le médiateur élu

Le besoin pressant de raconter son propre plurilinguisme est encore plus évident dans le récit de Youssou, Sénégalais, vendeur à la sauvette, diplômé en langues étrangères qui se présente lui-même à l'envi comme un excellent étudiant, comme un polyglotte qui s'exprime couramment en anglais, en français, en wolof et en italien.

Tout à fait représentatif de l'ensemble de son récit de vie, le passage suivant met clairement en évidence qu'il veut être regardé comme un locuteur multicompétent, aussi bien qu'un interprète fiable entre la communauté des italophones et celle des migrants sénégalais :

« Faire quelque chose, pour les autres garçons qui sont Sénégalais, je le fais toujours. Quant à ceux qui veulent faire quelque chose, qui ont des rendez-vous dans quelques bureaux ou qui ont des choses à traduire, **ils viennent toujours chez moi, en fait.** »

Il n'est pas seulement devenu un médiateur linguistique grâce à sa très bonne maîtrise de la langue du pays d'immigration, mais, après les événements du 11 septembre tout particulièrement, il se sent investi d'un rôle plus important encore, celui de médiateur culturel entre ses camarades de classe non musulmans apeurés et la communauté, complexe et hétérogène, des migrants musulmans en vertu de ce qu'il ressent comme la tradition de la *vraie* religion islamique :

« Ils avaient un peu peur, après je leur ai expliqué... comment marche la religion, comment on l'apprend, comment doit être un vrai musulman, quelle est la différence entre un Musulman et un Arabe. Parce que les gens font toujours cette confusion-là. »

Puisqu'il habite dans une zone dialectophone, même la variété locale de l'italien représente pour Youssou une connaissance linguistique dont il peut faire étalage et qui participe également à la définition de sa multi-compétence. Toutefois, contrairement à ce qui émerge des autres récits, ici le dialecte n'est pas perçu ni comme véhicule d'intégration socioculturelle dans la communauté locale, ni comme une entrave à l'apprentissage de la variété standard. Pour Youssou, le dialecte est plutôt un moyen de communication fonctionnelle, une langue amusante mais persuasive qui, en l'occurrence, lui permet de mieux convaincre le client italien d'acheter sa marchandise :

« Je l'emploi de temps en temps, pour faire rire par exemple... une personne qui ne me connaît pas, ou bien en faisant le vendeur de rue, lorsque je veux convaincre une personne. [...] Ils rient ! Et « Mais comment ?! Tu parles aussi le dialecte ! » [d'un ton amusé]. À la fin, JE RÉUSSIS TOUJOURS... à les convaincre d'acheter ma marchandise. »

Dorina ou la recherche de la langue idéale

De la même manière que Youssou, pour Dorina, moldavienne roumanophone, le dialecte ne représente pas un code d'intégration dans le tissu social local, celui-ci étant perçu plutôt comme une langue laide et appauvrie où « tous les mots sont la moitié », et qui peut même devenir un instrument de marginalisation dans la communication interculturelle :

« Au travail, AVEC MOI, ils n'ont jamais parlé le DIALECTE. Toujours ils m'ont parlé clair, en italien... juste. Correct [...] je ne m'imagine même pas que... je puisse me trouver au milieu de gens qui me parlent leur dialecte pour que je ne puisse pas les comprendre. »

Ce qui est plus intéressant est que, dans le contraste avec l'italien « langue claire, juste et correcte », la variété locale semble assumer les mêmes caractéristiques que cette langue orale impure, « moitié russe, moitié roumaine », que Dorina a appris spontanément dans le pays d'origine et dont le roumain est *langue-toit*⁴. Dans son récit le moldave est

⁴ Une langue-toit ou *Dachsprache* est « une langue employée en forme avant tout écrite (mais même orale) douée d'un prestige social supérieur à celui des dialectes parlés dans une région donnée » (Goebel 1992: 11). Il y a en fait une marquée différence entre le moldavien écrit, largement correspondant au roumain standard, et le moldavien oral, une sorte d' « argot russo-moldave » promu même par les *media* locaux de la

en effet représenté comme une langue hybride qui porte les traces indélébiles de la domination soviétique :

« Les Roumains parlent plus **CLAIR. Roumain, vraiment roumain**. Ils n'ont pas étudié la langue russe, par contre nous, avec le russe et le roumain, **nous avons fait des mots combinés** que pas... les Roumains ne me comprennent pas. [...] **Je n'aime pas notre langue**, je fais un péché en disant que je ne l'aime pas. Parce que j'ai toujours étudié **la langue... normale**. **JAMAIS** je n'ai aimé le dialecte. **ON PARLE AVEC UN ACCENT différent**, ma langue, comme un **DIALECTE**. C'est comme ça que je peux dire. Tandis que l'italien possède des mots plus **clairs... plus normaux**. »

La langue du pays d'immigration représente donc sa langue de préférence, un code empreint d'affectivité que Dorina emploie aussi dans le domaine domestique, tant pour manifester son attitude de refus vis-à-vis du moldavien oral, un dialecte imprécis et à fort accent, qu'à l'égard du russe, une langue imposée et détestée qui inévitablement lui rappelle un passé douloureux :

« J'étais une bonne élève. Ce qu'ils me disaient, j'apprenais et répondais, rien de mal puis-je dire, mais **un régime communiste** qui de A à Z, **toi tu dois faire, tu dois être** [...] **MAINTENANT**, je pense... **Je déteste un peu**. »

Symbole d'une culture dogmatique, la norme linguistique du russe que Dorina refuse, paraît toutefois se répercuter sur son apprentissage de l'italien, en produisant ainsi une constante *insécurité linguistique* (Calvet 2002) qui l'amène à s'exposer seulement à la variété standard, véhiculée surtout par la télévision, et à juger la variété locale comme un obstacle à l'apprentissage de l'italien standard.

La langue d'adoption devient ainsi cette « langue claire et normale » dont elle a toujours manqué et qui, maintenant, semble lui permettre de se refaire une « virginité idéologique » dans le pays d'immigration. Comme une sorte d'acte purificateur, l'acquisition de l'italien 'langue idéale' devient donc le moyen de la construction d'une identité individuelle et sociale réinventée.

Iryna ou la fonction libératrice de la culture d'adoption

Un autre exemple patent de la façon dont un récit biographique langagier peut devenir une entreprise de reconstruction de soi à travers l'étude de la langue seconde est donné par le conte d'Iryna dans lequel sont rassemblées les raisons qui l'ont décidée à quitter l'Ukraine pour venir en Italie. Parfois, son « identité biographique » dévoile, pour ainsi

république de Moldavie (cf. Neukirch 1996).